

# BERNARD THOMASSON

## Les fantômes du 3<sup>e</sup> étage

ROMAN



SEUIL



LES FANTÔMES  
DU 3<sup>e</sup> ÉTAGE

## Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Ma petite Française

*roman, 2011*

Un été sans alcool

*prix Arverne 2015*

*prix littéraire national de l'Audiolecture 2016*

*roman, 2014*

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Je voulais vous donner des nouvelles

*nouvelles*

*Odile Jacob, 2009*

Guide de voyage météo

*(avec Louis Bodin)*

*Odile Jacob, 2013*

42 km 195

*roman*

*Flammarion, 2015*

*et Audible, 2016*

L'Histoire à la Carte

*(avec Thierry Marx)*

*prix des Écrivains gastronomes 2016*

*La Martinière, 2015*

*BERNARD THOMASSON*

LES FANTÔMES  
DU 3<sup>e</sup> ÉTAGE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-135353-2

© Éditions du Seuil, avril 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Marie.  
Merci, douce et lumineuse,  
d'avoir transformé ma vie.*





Vivre est la chose la plus rare du monde,  
la plupart des gens ne font qu'exister.

Oscar Wilde



Je mourrai d'oublier de vivre.

Un jour. Comme ça. Bêtement.

Parce que je penserai à autre chose. Ma raison vagabonde négligera de se soumettre à la loi naturelle du corps humain : sur un moment d'inattention, j'arrêterai de respirer. Par omission.

Anna me reprochait sans cesse d'avoir « la tête pleine de trous ». C'était son expression.

Elle visait juste, comme toujours.

Je suis capable de m'échapper d'une conversation sans prévenir, de ne pas voir l'évidence sous mes yeux, de parcourir un livre en me racontant mentalement une histoire différente ; impossible parfois de m'attacher à l'instant présent, de m'inscrire dans un moment partagé à plusieurs, de fixer mon attention sur l'écran d'ordinateur, face à moi.

Parce que défilent dans ma tête d'autres images, des idées lointaines, des obsessions inavouées ou des souvenirs confus.

Allez savoir pourquoi ! Je l'ignore moi-même.

Selon Anna, il s'agit d'égoïsme à l'état pur : « En réalité, seul ce qui t'intéresse te mobilise. »

Rendons-nous, tous deux, visite à des personnes que

nous connaissions peu ? Je demeurais d'une discrétion absolue, tout au long de la soirée, en marge de la conversation commune, quitte à passer pour hautain ou impoli. Assistions-nous à un spectacle qui ne me procurait guère d'émotion ? J'abaissais les paupières en douceur, afin de m'offrir une pause-sommeil plus ou moins longue. Arpentions-nous quelque magasin de vêtements à la mode ? Je piétinais et soupirais, acquiesçant sur-le-champ à toute velléité d'achat, histoire de regagner au plus vite le grand air. Réservions-nous en ligne des chambres d'hôtel pour notre prochaine escapade en Argentine ? Je laissais cochée, par inadvertance, l'option « lit *double single* » et non « *King size* », ce qui provoquait chez Anna une colère brève, mais fulgurante. Elle se plantait devant moi, son visage presque collé au mien, elle raidissait son corps de bas en haut, ses yeux vert émeraude s'élargissaient et viraient au gris taupe, sa bouche se durcissait dans un vilain rictus. « Ah ! Pour commander tes partitions de piano, là, tu ne te trompes jamais ! Mais à quoi rêves-tu, bon sang ? Parfois, j'ai l'impression de vivre avec un zombie ! »

Anna était impitoyable. Dans ces accès-là, elle pensait que j'existais uniquement pour moi, que la société m'était étrangère, que le reste de la terre m'indifférait, que je l'aimais, elle, par distraction.

Non ! Bien sûr que non !

J'aimais Anna. Profondément. De tout mon être. De toutes mes forces. De toute mon âme. J'aurais tout donné pour elle. Ce qui m'appartenait lui revenait. Je n'avais envie de ressentir de nouveautés qu'en sa compagnie. J'adorais m'endormir contre son corps tiède, nous deux lovés tels des serpents. Je ne concevais pas de voyages ou

d'aventures sans elle. Lui faire l'amour se révélait toujours une fête (même si, avec l'âge, nos ardeurs s'espaçaient dans le temps et s'atrophiaient en longueur).

J'aurais sacrifié mon existence pour son bonheur.

Enfin... je le suppose.

Cela ne s'est jamais présenté.

La maladie l'a emportée en moins de trois mois.

Une période affreuse.

Chérie, tu me manques tant aujourd'hui.

Par « aujourd'hui » j'entends, à la fois, en général depuis qu'elle n'est plus là et en particulier ce dimanche entamé sous un généreux lever de soleil derrière la maison que je viens visiter, dans l'espoir de l'acquérir.

Ici, je ressens un immense vide à mes côtés. Ici, surtout.

Car cette hacienda devenait chaque année, un week-end durant, un peu la nôtre. Nous y célébrions notre anniversaire de mariage.

Quelques heures volées, la fin du printemps venue, au maelström de vies engluées dans nos métiers respectifs.

Merveilleux souvenirs.

Entourés de proches, nous étions tous deux emplis d'une énergie folle, d'une insouciance d'adolescents.

Aussi, pourquoi, devant cette villa, ce matin, songer à ma mort ?

Par contraste avec la puissance de vie qui se dégageait des fêtes annuelles que nous y organisions ?

Parce que la présence d'Anna s'y prolonge ? Une manière de songer à la rejoindre bientôt ? À ce moment précis où – comme elle disait – j'oublierai de vivre ? (Alors, oui, j'aurai l'esprit *ailleurs*. Pour de bon.)

À l'heure de retrouver ce lieu, hanté sans doute par

le rire inimitable de ma douce et lumineuse Anna, je tremble un peu.

Vais-je deviner sa silhouette au détour d'un buffet ou en haut d'un escalier ? Vais-je respirer son parfum ? Vais-je percevoir les refrains de nos soirées essoufflées ? Vais-je frémir en entrant dans la chambre que nous occupions, la plus vaste et la mieux située, face à l'eau ?

Des démons rôderont-ils çà et là ?

Après tout, je ne les crains pas.

Je suis ici de mon plein gré. Je désire cette journée autant que je la redoute.

Au lieu d'encourager la Camarde pour accompagner ma réflexion, si je goûtais plutôt les effluves d'enthousiasme, de joie, de musique et de liberté qui émanent encore de ces heures de fête, si je me remémorais ces instants pleins de promesses qu'Anna et moi avons vécus de l'autre côté de cette grille ?

Comme, par exemple, la soirée des noces de Chine, il y a trois ans...

## CROQUER UN MORCEAU DE LIBERTÉ

Rodrigo se gratta le nez. D'un geste sec, il chassa la goutte qui perlait sur sa narine droite ; aussitôt, une autre se forma du côté gauche. Rien à faire, la chaleur l'accablait sous son uniforme. Depuis deux jours, le climatiseur de sa guérite ne fonctionnait plus ; le vigile crevait de chaud. Les pales du ventilateur mâchaient avec lenteur un air épais, empreint d'une humidité qui ne s'estompait jamais. Interdiction par son chef, de surcroît, d'ôter veste et casquette. Tu parles ! Pour une voiture toutes les deux ou trois heures. Depuis laquelle, de toute façon, personne ne pourra me voir – les fenêtres du bâtiment sont teintées. Et ce putain de conseil de gestion qui semble s'en soucier comme d'une guigne...

Lorsqu'il avait signalé la panne, le directeur de la police lui avait ordonné, avant toute chose, de conserver sa tenue, de continuer à saluer, en souriant si possible – ce qui relevait de l'ineptie puisque *de facto* les automobilistes à la barrière ne distinguaient rien à l'intérieur de la cahute (sauf si le garde ouvrait la vitre, voire sortait sur la chaussée, mais il lui était recommandé de ne pas le faire au cas où un individu se montrerait menaçant) –, et de patienter. On allait réparer au plus vite.

Pour l'heure, l'homme baignait dans une fournaise. La

sueur coulait le long de son cou. À l'aide d'un mouchoir sale et détrempe, il s'épongeait le front à petits coups réguliers, en vain. Les trombes de la veille écrasaient encore l'atmosphère, même si la météo annonçait un week-end plus sec et ensoleillé. Mais Rodrigo se méfiait des bulletins. Ici, le temps change à une allure telle qu'il reste hors de portée de la science. Un ciel envahi d'obscurs cumulonimbus en début de matinée peut se transformer en un lac bleu persan, sans la moindre ride, à la pause-déjeuner, pour à nouveau noircir vers seize heures et éclater jusqu'au soir en déluges torrentiels. Aussi, durant les mois de pluie, les prévisionnistes ne se mouillent guère : ils misent, jour après jour, sur des « orages isolés » qui peuvent toucher n'importe quelle zone de la ville à n'importe quelle heure et avec n'importe quelle vigueur !

La trentaine bien marquée, Rodrigo affichait en permanence un air revêché, ce qui détonnait sur un visage aussi en rondeur. Fils d'immigrés cubains, il n'avait pas rêvé de ce boulot de surveillance à Indian Creek Village, minuscule îlot-commune au-dessus de North Beach ; il voulait entrer dans la police, la vraie, comme beaucoup de ses congénères (à Miami, les Cubains ont la haute main sur la politique municipale, sur pas mal d'affaires, et sur la police : plus de la moitié des flics sont des *Cubanos*), mais les places étaient chères. En outre, ses parents n'avaient pas fait partie de la « bonne » vague d'immigration. Ils avaient débarqué parmi les cent vingt-cinq mille réfugiés partis l'été 1980 du port cubain de Mariel avec, pour certains, la bénédiction de Castro (qui en avait profité pour expurger ses prisons de plusieurs milliers de criminels). L'image de ceux qu'on appelait les *Marielitos*



n'était donc reluisante ni dans les médias américains, ni chez les Cubains de Miami, ni ailleurs aux États-Unis : durant plusieurs années, des gangs armés – tous des types tatoués sans foi ni loi – avaient écumé, sous ce surnom de *Marielitos*, les banlieues des métropoles et alimenté les trafics de drogue en tout genre.

Néstor et Anita (qui portait Rodrigo dans son ventre lorsqu'elle avait posé le pied sur le sol américain) avaient mis de longs mois pour trouver du travail, lui comme vigile à l'entrée d'un supermarché, elle comme femme de ménage chez les nantis de Coral Gables, quartier chic situé de l'autre côté de l'aéroport. Ils avaient économisé un peu, emprunté beaucoup, et pu se payer une maisonnette à Hialeah, semblable à toutes ces *casitas* alignées sur des kilomètres, avec leurs petites cours pavées, sans arbre, que les femmes arrosent à grande eau chaque samedi matin en s'interpellant d'un bout à l'autre de la rue. Ici, le béton remplace partout les prairies d'origine, et l'ancien hippodrome – qui a connu ses heures de gloire au milieu du vingtième siècle – s'est transformé en triste casino, perdu au milieu de cet océan de maisons dont les trois quarts sont occupées par des Cubains.

Rodrigo, qui habitait non loin de chez ses parents à Hialeah, ne se plaignait certes pas de son sort. Un job (même si la police d'Indian Creek Village n'a pas grand-chose à voir avec celle de Miami), un salaire (plutôt honnête pour le travail fourni), une femme (amoureuse de lui à la limite de la jalousie, comme peuvent l'être toutes les Hispaniques), deux gosses (dissipés et adorables à la fois), une communauté de langue et de cœur (qui serait, il le croyait dur comme fer, solidaire en cas de pépin) : qu'espérer de mieux ? Pourtant, il bougonnait sans cesse,

pour un oui ou pour un non, au moindre grain de sable enrayant son ordinaire. Par principe ? À raison ? Par désœuvrement ? Difficile d'en juger.

Ainsi, lorsque sa femme Paquita avait la main trop légère en *pickles* ou en *mojo*<sup>1</sup> pour son sandwich du midi, il ruminait sa mauvaise humeur tout l'après-midi. Ou bien, si la belle-famille devenait trop envahissante le week-end à la maison, il était capable de déguerpir pour aller boire une bière avec ses amis sur Calle Ocho. À l'inverse, l'autre samedi, lors du barbecue avec sa tribu sous les arbres de North Shore Park (les enfants voulaient à tout prix découvrir le quartier où travaillait leur père), quand le plus grand des deux, Miguel, s'était volatilisé avec son cousin pendant près d'une heure pour, soi-disant, jouer sur la plage (avec qui étaient-ils fourrés ? ils auraient pu se noyer, peut-être avaient-ils fumé des substances illicites, on disait que la dune près des palmiers était un lieu de rencontres louches, des zonards y traînaient souvent, ce n'était pas parce qu'ils allaient sur leurs quatorze ans, etc.), Rodrigo avait cru devenir fou.

La climatisation hors service représentait donc, depuis deux jours, l'objet de toute la haine que cet homme, ronchon de nature, pouvait cracher pour un simple engin mécanique en proie à une défaillance passagère. Si demain rien ne bouge, j'irai voir le maire en personne, tout milliardaire qu'il est... Enfin quoi ! On ne laisse pas les gens travailler dans de telles conditions, c'est inhumain ! La commune avait beau être l'une des plus petites des États-Unis – quatre-vingt-onze administrés, y compris le premier magistrat –, elle n'en demeurait pas moins

1. Sauce typique des îles Caraïbes.

l'une des plus riches du pays. À en croire, en tout cas, ce que racontaient les magazines *people* que lisait Paquita.

Dans la torpeur du milieu d'après-midi, Rodrigo fut tiré de ses projets par l'agressivité d'un klaxon aux tons multiples. Une Ford Mustang cabriolet décapotée, couleur vermillon de mauvais rouge à lèvres, débouchait au coin de Bay Drive dans un vacarme infernal. Les portières tremblaient sous l'assaut de volumineuses basses engagées à leur puissance maximale dans un rap saccadé et sombre. Trop sombre pour la passagère avant, une blonde éclatante, au décolleté profond, que le gardien repéra avant même l'arrêt de la voiture, à quelques centimètres de la barrière. Malgré l'envie d'aller juger de plus près, il grogna dans l'interphone : « C'est une propriété privée, l'entrée est interdite » avant de crier plus fort :

« Pouvez-vous arrêter votre barda ? On ne s'entend plus ! Même pas quatre heures de l'après-midi... Un peu tôt pour la bamboula, non ? »

Le jeune type au volant, un grand échalas bronzé comme un play-boy, abaissa ses Ray-Ban foncées sur un nez qu'il avait tout pointu et se tourna vers sa voisine d'un coup de menton interrogateur.

« Je crois qu'il veut que tu baisses le son ! » lui hurla-t-elle, en retour, au visage.

Constatant que l'autre ne réagissait pas, elle enfonça elle-même le bouton de l'autoradio, replongeant d'un coup les résidences alentour dans leur torpeur habituelle. Elle ajouta :

« Dis-lui qu'on est invités.

– Nous sommes invités », répéta, tel un automate, le garçon en direction de l'appareil sur sa gauche.

Puis, comme rien ne se passait, il mit l'embrayage

sur la position neutre, écrasa l'accélérateur afin de faire ronfler le moteur, mais abdiqua assez vite.

« Mon chou, je crois qu'on n'obtiendra rien. Tu ne veux pas que je fonce ? »

À l'arrière du véhicule, un deuxième gars, l'œil rivé sur son smartphone, ne bougeait pas d'un cil sous sa casquette blanche. Ses doigts secs pianotaient à vive allure sur le clavier virtuel pour envoyer message après message, jusqu'au bip de la réponse attendue.

« Il faut montrer le carton, marmonna-t-il entre ses dents. C'est Dave qui vient de me le confirmer.

– Vas-y, toi, fit le conducteur à sa voisine. Ta gueule d'ange sera notre passeport. »

Et il exhiba des dents trop clinquantes et trop bien alignées pour qu'elles soient naturelles. L'archétype de la jeunesse dorée qui s'envoie des cocktails en *rooftop* dans les nouveaux bars branchés en haut de Brickell Avenue, et finit ses nuits au LIV ou au Mynt, deux night-clubs, fréquentés par les stars, où il faut être vu.

Au sommet d'un poteau discret entre deux palmiers, à un mètre à l'avant du véhicule, sur le terre-plein, deux caméras dissimulées dans des boules noires enregistraient toute la scène, que Rodrigo, derrière son écran, surveillait avec attention. Une Mustang, n'était-ce pas un peu ringard de nos jours ? Depuis son poste d'observation, il voyait surtout défiler des Porsche, des Corvette, des Lamborghini, des Rolls-Royce ou des Hummer, voire ces derniers temps une ou deux Tesla. Mais une Mustang ! Bah ! Ceux-là sont jeunes, la bagnole doit être un cadeau de papa ; ils ont le temps de gagner en envergure.

Ayant compris que la fille allait se déplacer pour lui présenter le laissez-passer, le garde redressa sa casquette,



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO  
IMPRESSION : CPI FRANCE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2017. N° 135350 (00000)  
– *Imprimé en France* –